

Québec français



Noël Audet Pourquoi parlent-ils?

Number 41, February 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57123ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

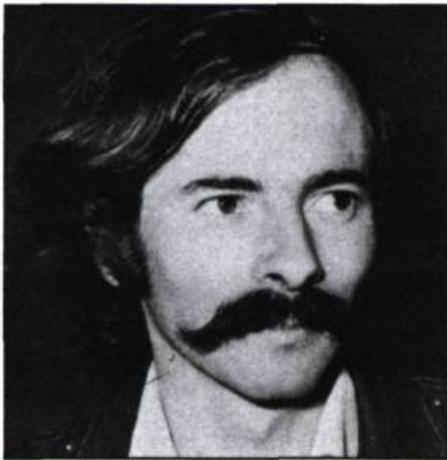
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1981). Noël Audet : pourquoi parlent-ils? *Québec français*, (41), 32–33.



Noël Audet

pourquoi parlent-ils?

Écrire est une drôle d'activité, ni plus noble qu'une autre, ni plus indigne. Ce que je sais en tout cas, c'est que cette activité est spécifique, qu'elle mobilise chez celui qui écrit un ensemble de ressources physiques et psychiques prenant racine aussi bien dans l'enfance que dans l'univers immédiat, qu'elle constitue enfin un des plus grands plaisirs de l'existence, avec l'amour. À la condition qu'on fasse sauter à peu près toutes les censures.

Où que l'on naisse, c'est ce premier contact avec le monde qui s'écrit malgré soi, sous forme de roman ou de poème. Je ne parle pas du thème de l'écriture, mais du langage, de la manière de mettre le monde en images. Car c'est surtout le langage qui traduit notre rapport vrai à la réalité, beaucoup plus que les histoires que l'on raconte et qui peuvent être inventées sur mesure. Mais le langage, lui, ne s'improvise pas, il se construit à partir d'un héritage, déjà là, inévitable.

J'écris d'abord pour moi, comme tout le monde, pour retrouver en moi la part qui manque, c'est-à-dire celle que la culture officielle a tenté d'effacer pendant vingt ans, en me faisant croire que la culture gaspésienne n'existait pas (nous en étions dépourvus!), comme d'autres ensuite m'ont fait accroire que la culture québécoise n'était qu'une verrue dans le visage de la beauté française!

C'est ainsi que j'ai écrit *Quand la voile faveille*, en Normandie, de 1976 à 1978, parce que j'habitais au bord de la mer. Oui, *parce que*, rien que pour ça. C'est remonté tout seul, toute la baie des Chaleurs, parce que la mer parle toujours la même langue, n'importe où. De plus, enseigner la littérature québécoise en France n'avait pas de sens si je ne savais pas qui j'étais ni d'où je parlais. Alors tout ce que j'avais cru oublié s'est mis à écrire: la couleur gaspésienne, les faces pointues qui habitent là, leur façon de vivre et de rire, de parler, leur vision du monde.

Et à partir de là, je n'écrivais plus seulement pour moi mais pour eux, c'était une manière d'hymne à ceux-là qui disparaissaient, pour les empêcher

de mourir totalement. Je ne voulais pas trop les mythifier non plus, car toutes les vies se valent ou ne valent rien, en tout cas, elles n'ont de sens pour les autres qu'une fois écrites. Et il me semblait arriver à donner un sens à ceux qui renaissaient de moi en parlant comme eux, en parlant d'eux après leur avoir emprunté leur forme d'humour. J'ai donc essayé de peindre la Gaspésie, de l'intérieur, et non comme un touriste à la recherche de cartes postales... lesquelles continueront quand même d'envahir le marché.

- La vie est courte pis à court vite, disait l'un.
- C'est parce qu'elle a chaussé ses patins à roulettes, disait l'autre.
- Comme ta grand-mère quand t'es venu au monde, pour te voir moins longtemps la face.

Oui. Pourquoi parlent-ils, s'il ne faut pas l'écrire? Ils me répondront que parler c'est comme vivre, et je suis bien d'accord. De même il y a peut-être un rapport entre le plaisir d'écrire et le retour à la mer, dirait un profond psychanalyste.

Une dernière remarque: dans la *Voile...*, j'ai essayé de parler à plusieurs publics et de construire divers niveaux de signification à partir d'histoires simples. Mais ce n'est pas un roman d'intellectuel, même si j'ai fabriqué quelques amuse-gueule à l'usage exclusif des professeurs. Au-delà de l'histoire racontée, il y a une autre histoire qui se trame au ras des mots, des symboles et des images. C'est celle-là qui m'amusait le plus, parce qu'elle parlait de moi sans me demander la permission. Chaque fois que l'on trouve deux sens ou plus, c'est exactement ça et ça que je voulais dire, et même ça! J'exagère à peine. On me reproche de ne pas être assez pornographique (publicité trompeuse...), mais ça dépend des lecteurs et de ce qu'ils y mettent sans trop faire d'effort apparent.

J'aime la littérature parce qu'elle permet de tout dire, et même un peu plus. Et c'est dans cet excédent que se produit le plaisir de lire, lorsque les mots disent plus qu'une stricte comptabilité du sens ne l'exigerait. Écrire c'est peut-être parler, dans le langage, d'autre chose que ce dont on parle.

Un peintre en bâtiment

Le pinceau glissait, chuintait vers le haut, vers le bas du mur, vers le large, Léonard sifflait. Il peignait mais comme on danse. Des murs encore des murs, parfois des corniches comme de grandes ailes, ou même des toits sur lesquels il courait, effleurant à peine le plan incliné, contemplant le lointain. Oui, il dansait.

Vint le jour du chômage qui s'étirait, qui ne finissait plus. Léonard entreprit de peindre, de faire parler sa maison. Il y eut bientôt des pans de ciel partout, crevés de lunes rousses, de figures reconnaissables, de femmes même et des crinières de juments peut-être, aux plafonds. Quand Léonard envahit la chambre, sa femme prit la fuite. Puis le bardeau blanc tout autour se remplit de tempêtes colorées, tantôt des vagues, tantôt des coups de vent venus de nulle part et retroussant l'horizon.

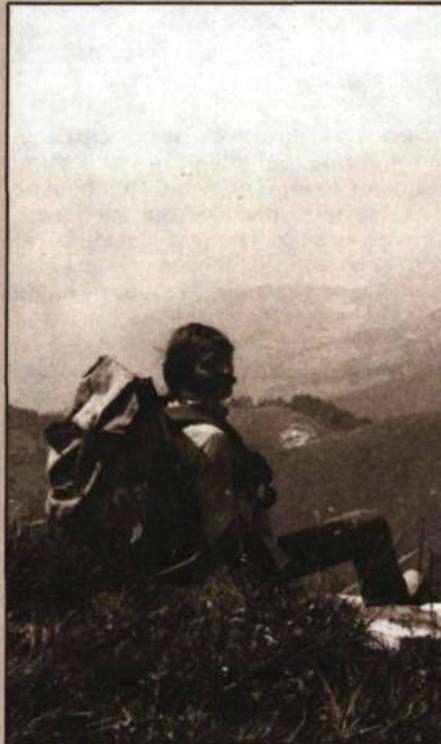
L'espace manquant, le dessin s'engagea dans le sentier, déboucha dans la rue, s'y étala avec le même bruit mou chuintant. Mais le premier voisin, un drôle, se procura un chien berger pour contenir ces troupeaux de couleurs; le second dressa une palissade afin de protéger sa maison; le troisième se tut et le quatrième fit venir la police avec sirène mugissante, casque anti-émeute et tout.

On l'enferma. Par mesure de défense, il menaça de devenir fou hurlant si on ne lui donnait pas tout de suite un pinceau — et bien sûr autre chose que ce bâtonnet ridicule muni de poils inégaux. Il se remit donc à peindre à grands traits larges les murs de l'asile, les couloirs, les petits salons particuliers «pour la torture». Il peignait sans relâche des ciels, des mers, des tempêtes et même des figures reconnaissables, des paires de gestes ronds comme des lunes, triables comme des girons.

Il peignit jusqu'à la fin et sortit les pieds devant — Ci-gît le fou du bâtiment, avait-il demandé en guise d'épithète. Il se trouva même quelqu'un, un connaisseur sans doute, pour proclamer: «Ce génie avait du talent, on voit qu'il connaissait le bâtiment».

Bientôt l'asile devint musée. On n'y garda qu'un petit nombre de locataires. Les moins loques pour la parade amusée, les plus terre-à-terre pour la visite guidée. Tarif exorbitant. L'asile devint un musée à la gloire de l'éminent malade. Et devant ces tableaux aliénés sans transition venaient s'esbaudir des pères de famille en manière de leçon ou de châtement, des mères de famille en manière d'oraison. Vive le bâtiment!

(Tiré de *Contes erratiques*, en préparation).



Biographie

Né à Maria (Bonaventure), le 23 décembre 1938. Baccalauréat au Collège Bourget (Rigaud), licence ès Lettres à Laval (1962) et doctorat en lettres à Paris (1965). Professeur au Collège Sainte-Marie, de 1965 à 1969. En 1969, il devient professeur au Département d'Études littéraires à l'UQAM. Il a enseigné un an à Fresco, en Californie (1971-72) et deux ans à l'université de Caen, en Normandie (1976-1978).

Publications

Figures parallèles, poèmes, Éditions de l'ARC, 1963.

La tête barbare, poème, Éditions du Jour, 1968.

Quand la voile faseille, récit, HMH, 1980.

Le pêcheur d'agates

Le haut du front cuivré, à cause de sa position, penché vers le soleil de cinq heures, car il marchait à contre-jour pour surprendre l'éclair jaillissant du caillou. Vers le soleil couchant.

Il ne se baissait jamais pour rien. Chaque fois, sa main ramenait une agate, tant l'œil avait appris à bien distinguer la pierre fine des galets ordinaires, des morceaux de verre ou des roches d'eau. «C'est lorsque le caillou s'irise», disait-il. Et il marchait courbé comme une parenthèse à la lisière de la mer, sur le sable mouillé, toujours vers le soleil. Et il les accumulait pêle-mêle, les vertes, les rouges, les blanches, les noires.

Sa femme s'en amusa d'abord. «Ah! les agates!» lançait-elle en manière de taquinerie, et elle s'illuminait d'un rouge sourire. Un peu plus tard cependant, à le voir s'obstiner, une tristesse marine, comme en échappée, passait sur ses lèvres. «Les agates!»

Bientôt l'inquiétude traça un mince filet oblique dans son œil vert. Il ne pouvait pas aimer les agates au point d'en devenir muet, de tant s'absenter, de disparaître en lui-même. Elle lui soupçonna une sombre passion pour Agathe Riendeau, une fille facile au genou poli par la caresse, et qui hantait la plage durant les mois de mer et semait la jalousie comme folles herbes au cœur des coupies. «Parlez-moi d'une agate...», soupirait-elle.

Elle le suivit donc, un soir, de loin, mine de rien, vers la plage, pour tout savoir, quoi qu'il advint. Une pointe noire lui traversa le cœur quand elle le vit claudiquer derrière la fille, comme s'il saluait d'un bref coup de tête chaque balancement de la superbe croupe.

Mais l'autre, la fille de roi, marchait devant, tout simplement, elle bifurqua bientôt à son affaire. Et lui continuait de picorer la plage, en ligne droite, toujours vers l'ouest, ralentissant à peine à chaque prise, s'alourdissant un peu plus comme un grand oiseau qui ne pourra plus jamais s'envoler, comme une pie voleuse trop chargée qui a perdu le sens et ne sait plus où poser son larcin.

— Pour qui tous ces cailloux? demanda-t-elle, quand il revint enfin.

Il ne sut rien répondre et repartit le lendemain au bord de l'eau. Pour pêcher toujours la plus belle agate.

Un soir comme tous les autres — il y avait peut-être un léger brouillard — il disparut corps et bien, le long de l'eau, en laissant une fragile trace qui se rapprochait imperceptiblement de la frontière blanche, où vient mourir l'écume. Il a dû s'enfoncer lentement et s'éteindre comme une perle dans une huître, sans bruit, les poches bourrées de petites pierres translucides.

(Tiré de *Contes erratiques*, en préparation).

Noël AUDET